

ché à mériter ses premiers regards par ces moyens usés. Par la timidité il la louoit bien mieux : c'étoit tout à la fois l'aveu d'un sentiment profond, d'une admiration extrême, & d'une défiance qui lui offroit le plaisir nouveau de faire connoître tous les plaisirs à un homme qui avoit eu vingt Maîtresses, & de faire tous les dons, après avoir eu elle-même vingt Amans.

Eile voulut s'amuser d'un spectacle touchant. Plus flattée d'être aimée, que de jouir d'un Amant, elle conçut tout le plaisir de faire naître par degrés une passion extrême, & elle voulut saisir un bonheur qui s'offre si rarement depuis que les hommes sont devenus si sûrs de plaire.

Depuis quelques jours, elle voyoit dans Pécour une assiduité, un empressement singulier. Sa joie ne fut pas secrète; elle en montra assez pour qu'il n'eût plus que cette incertitude qui accompagne l'amour naissant. Pécour s'y trompa, & elle s'en apperçut. Il avoit tant d'admiration pour une femme que toute la terre célébroit, qu'il ne put se flatter d'avoir plu. Dans sa prévention il ne vit que des pièges sous ces dehors caressans. Il craignit que s'étant apperçue de ses sentimens, & les trouvant téméraires dans un homme si au dessous de tous les Amans qu'elle refusoit tous les

jours , elle ne voulût le donner en spectacle , & le mettre dans sa cour à la place de ces bouffons que toutes les jolies femmes ont à leur suite , pour remplir l'intervalle des plaisirs & le vuide des Amans.

Sa prévention le rendit si timide , qu'il n'osoit pas même la regarder. Il ne faisoit ou ne disoit plus rien qui ne fût presque une bêtise. Ninon voulant le rassurer , l'embarrassoit encore. Jamais des marques d'amour n'avoient mieux compromis la pudeur.

Il souhaitoit d'obtenir un tête à tête ; mais il n'osoit le demander. Il avoit balbutié l'aveu de ses sentimens , & elle y avoit répondu de façon à le plonger dans la plus cruelle incertitude. Etoit-il aimé ? étoit-il moqué ? Rien n'étoit pour lui moins décidé ; ce qu'elle lui avoit dit appartenoit également à la coquetterie & à l'amour. C'étoit de ces réponses naïves & presque étourdies , qu'une femme fait lorsqu'elle est entraînée par la violence de ses sentimens , ou lorsqu'elle veut donner des espérances qui puissent devenir des ridicules & des sujets de plaisanterie.

Il étoit dans cet état , ne pouvant ni douter , ni croire , & n'osant rien demander. Ninon prévint ses désirs. Elle lui fit dire qu'elle avoit à lui parler , & lui donna

62 MERCURE DE FRANCE.

l'heure de sa toilette pour se rendre chez elle.

Il ne pensa que c'étoit un rendez-vous, que lorsqu'étoit arrivé dans son cabinet, dans ce lieu de mystère & de volupté, toujours si peuplé dans les heures oisives, il s'y vit seul, vis-à-vis d'une femme qu'il adoroit, & à qui il avoit appris l'excès de son amour.

La toilette étoit presque finie lorsqu'il arriva. Les choses tendrement équivoques par lesquelles Ninon débuta, le jetterent dans un si grand trouble, qu'il prévint tout l'embarras où il se trouveroit lorsqu'elle auroit renvoyé ses femmes. Il souhaita presque de pouvoir se retirer. Le bonheur qui sembloit lui être annoncé, passoit si fort ses espérances, qu'il ne pouvoit le croire possible. Ninon paroissoit offrir lorsqu'il n'osoit pas même espérer. C'en étoit trop pour qu'il ne s'envisageât pas comme l'objet d'un persiflage concerté. Ses plus aimables qualités & ses plus brillantes fortunes s'offroient vainement à son esprit pour le rassurer, il voyoit dans Ninon une divinité suprême.

Lorsque les femmes se furent retirées, Ninon qui suivoit ses mouvemens, lui dit : Je vous ai prié de me voir ce matin, vous allez m'en demander la raison ? Non,

répondit-il, avec beaucoup d'émotion; j'attendrai que vous me l'appreniez. Si vous l'avez devinée, cela n'est pas généreux, reprit-elle; c'est abuser de l'avantage de votre situation. Ma situation, répartit-il, est telle que je ne puis rien deviner, ni rien croire; de grace, épargnez un homme qui ne peut s'aveugler. J'ai pris pour vous des sentimens, j'ai osé vous les apprendre, tout cela a pu vous paroître téméraire, mais j'ai eu depuis une conduite qui a dû me faire trouver grace devant vous. Je vois que vous avez formé le dessein de vous moquer de moi, je sçais que je ne mérite pas de vous plaire, mais me traiteriez-vous plus mal si je m'en étois flatté? Vous êtes bien injuste, reprit Ninon; vous me dites des choses dont je devrois m'offenser: je serois fondée à vous demander quel caractère vous me supposez. Sans doute, répondit-il, si cet extérieur de bonté étoit sincère, rien ne seroit plus impertinent que mes réponses; mais il ne l'est point, il ne peut l'être, & la judicieuse Ninon doit me pardonner une incrédulité... Mais pourquoi ne vouloir pas croire que vous m'avez touchée? Quand je fais tout pour vous l'apprendre, quand je m'expose au risque de vous paroître étourdie, se peut-il que toute ma

64 MERCURE DE FRANCE.

récompense soit d'éprouver une injure ? Eh , ce sont ces mêmes bontés , trop grandes , trop peu croyables , qui me rendent si incrédule , si triste , si chagrin , répondit-il. Je doute d'un bonheur que je ne mérite pas ; j'en prends toutes les marques pour des plaisanteries. Toute vive que puisse être la tendresse d'un homme ordinaire , elle est payée par un regard ; des bontés trop marquées doivent lui être suspectes. Mais il faut bien que j'aie des bontés , puisque vous n'avez point de confiance , reprit-elle avec une impatience affectée. Sans cela vous seriez dix ans à m'entendre & vingt à me croire , cela feroit une jolie passion. Je vous vois amoureux , mon cœur est le prix de votre amour , il faut bien que je vous le dise , puisque vous ne le devinez pas , & que je vous le prouve , puisque vous en voulez douter.

Elle avoit dit ceci d'un ton un peu comique ; Pécour ne put plus se contraindre. C'est trop me maltraiter , lui dit-il. De grace , Mademoiselle , ayez plus d'humanité , & ne vous faites pas plus injuste que vous n'êtes. Un cœur sincère mérite du moins des égards. En vous donnant le mien je ne me suis point aveuglé ; je n'ai rien espéré de ma passion extrême , j'ai cédé à ma destinée : elle étoit assez cruelle,

puisque j'aime sans espérance : pourquoi y mettre le comble ? pourquoi me punir d'un malheur ?

Il alloit sortir en disant ces mots. Le mouvement qu'il fit marquoit le plus grand désespoir ; Ninon le regarda : ses yeux étoient mouillés de larmes ; il étoit pâle & prêt à se trouver mal ; l'amour en altérant ses traits , lui prêta toutes les beautés. Ninon s'enivra du bonheur d'être adorée. Elle ne voulut pas le laisser sortir. Pour l'arrêter , elle n'eut besoin que d'un regard , l'amour y avoit mis toute son expression. Ecoutez-moi , lui dit-elle , en lui prenant la main : je vous aime ; en douterez vous toujours ? Non , répondit-il , en tombant à ses genoux , je n'en douterai plus. Quand je refusois de le croire , vous ne me le disiez pas de même : ce n'est pas le mot qui persuade , c'est le ton. Je suis le plus heureux des hommes. Puisse ma tendresse vous prouver tout mon bonheur !



V E R S

*A Madame la Comtesse de B... en lui dédiant
une Cantatille.*

JE n'eusse jamais entrepris
De vous dédier cet Ouvrage ;
En m'accordant cet avantage
Votre nom désormais en fera tout le prix.

Le Dieu du goût par mille traits brillans ,
A côté de l'Amour est fixé sur vos traces ;
Il ne manquoit plus aux talens
Que de se voir protégés par les graces.

GUIDI.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONsieur, il y a mon Frere qu'est Guer-
nadié dans l' Régiment Royal-Italien, le-
quel j' peux vous dire sans vanité qu' a d'
l'esprit , quoiqu'y soit mon Frere. Y m'a
envoyé du Por-Maon la Chanson qu'est
d' l'aute côté , qu'il a fait sur la prise de
Fort S. Ph'lippe : com' je n' me connais pas
aux vers & aux pensés qu'il y a d'dans ,
j'vous prie, Monsieux, d' la lire ; & si au

cas j' la trouve dans vôtre Mercure du mois prochain , j' d' vinerai qu'el est bonne ; car y faut qu' vous sachiez qu' je l' lis quand je l' vois chez mes Pratiques en ville. Avec ça j'ai trouvé une fois deux Enimes su la toilette d'une Dame de mes pratiques , qui étoient là pour faire des papillottes , dont j'ai d' viné l' mot ; car j' m'applique queuque fois à ça. J' voudrais savoir si ell peuvent passé ; c'est que j' vous enverrais d'autes choses qu' la persone qui les a fait les a condané à la frisé : comm' je suis sûr & certain qu' c'est-elle qui les a fait elle-même, j' pourai bien, selon qu' ca tournera , vous nomer l' nom comment el' s'apelle. J'ai l'honneur d'ete , &c.

LA CROIX, Garçon Peruquie.

C H A N S O N

Su' la prise du Fort S. Ph'lippe , par un
Guernadié du Régiment Royal-Italien.

Su' l'Air. *Siila qu'a pinçé Bergot-som.*

NOn y n' peut pas rester d'Anglois. *bis.*
Là où qu' paraissent les Français ; *bis.*
Car comm' dit ben Monsieu' Vulgaire ,
Où l' soleil luit la lun' n'a qu' faire.



68 MERCURE DE FRANCE.

Pardié les v' la ben étonnez ! *bis.*
Pour les vaincre n' somm' nous pas nez ? *bis.*
D'escalader le Fort Saint Ph'lippe :
T'nez , c'est comm' d'allumer ma pipe.



Y a-t-il moyen d' n'ete pas tout cœur , *bis.*
Avec Rich'lieu qu'est tout' valeur ? *bis.*
Maugredié , c'est un élestrique,
De rang en rang ça s' communique.



Pour c' qu'est à l'égard de Maill'bois , *bis.*
C'est lui qu' ça fait un fin matois ; *bis.*
Y fait , mordié , l' méquié d' la guerre ,
Aussi ben qu' Turenn' pouvait faire.



Qu'ayons z'calé l'Amiral Binck , *bis.*
Pour ça , sarpedié je l' crois ben ; *bis.*
C'est un pot d' fer contre un pot d' terre ,
D'un coup ça vous l' met en poussiere.



L' Guernadié qu'a fait ste Chanfon , *bis.*
Est d' ceux qu'ont pris un saucisson , *bis.*
Sti qu'alloit faire sauter la mine
Comm' je l'y avons sabré la mine.



Ç' qu'est d' vrai j'ont eu quat' louis pour ça , *bis.*
Que su l' champ on nous finança ; *bis.*

D' Louis j'aimons d'avoir l'image ;
Mais y n'est tel qu' son prop' visage.



A not' bon Roy qu'est très-Chretien , *bis.*
L' carnage fait un' peïn' de chien ; *bis.*
C'est qu' tous ses sujets qu' nous sommes ,
Y fait qu' des soldats sont des hommes.



Nous ont bu l' rogomme un p'tit brin , *bis.*
C'est vrai qu' nous somm' un peu dans l' train ; *bis.*
Un élog' dit de ste maniere ,
N'est , ventredie , que plus sincere.

Par Vad' bon Cœur.

LE mot de l'Enigme du premier Volume
du Mercure d'Octobre est *Chandelle*. Celui
du Logogryphe est *Clavecin* , dans lequel
on trouve *une , âne , vie , Caën , Nice ,*
cave , vin , Calvin , eau , vaine , laine ,
unie , naïve.



E N I G M E.

L'Aimable & sçavante Uranie
 Avec plaisir me manie :
 Je fers également
 A l'Artiste, au Sçavant :
 J'ai deux jambes mobiles ,
 En cela très-utiles :
 L'une me sert de pivot :
 Si tu me tiens tu n'es pas sot.

L O G O G R Y P H E.

MEre d'enfans errans qui bravent mon amour,
 Je ne vis que pour eux. Qu'ils me coûtent de
 larmes !
 Loin d'en être touchés, elles leur servent d'armes.
 Pour s'éloigner de moi sans nul retour,
 Mais pour faire valoir un avantage unique,
 Qui sert à balancer ce mépris prétendu :
 J'ose avancer qu'aux maux d'un Etat politique ,
 Aux vices, aux abus, au corps humain étique ,
 On ne remédiera qu'après m'avoir connu.
 A présent de mon nom l'anagramme facile
 Vous offre un exercice, où jadis plus d'un Grand
 Procuroit à son corps un plaisir fatigant ;

Une machine aux Arts utiles ,
 Nécessaire en tous lieux ; un farouche animal ;
 Du corps une partie où l'on craint un rival ;
 Une Ile , une proche parente ;
 Ce qu'on met au Café sans être trop friand.
 Mais finissons , il faut être prudente :
 Un secret risque trop quand fille parle tant :

C H A N S O N

Tirée du *Mariage par Escalade* joué à l'Opéra Comique.

Air. *La Marche du Roi de Prusse.*

Sitôt qu'not Général
 Nous fait donner l'signal ,
 En même temps postés
 De tous côtés ,
 J'grimpons l'assaut ,
 Tôt , tôt , tôt ;
 J'courons au feu
 Comme au jeu :
 Montt , Beauveau , Maillebbis ,
 Pour mettre l'sAnglois aux abois ;
 Tous les trois
 Donnoient à nos Grivois
 L'ordre & l'exemple à la fois.

Là , d'Egmont
 Fait l'Demon ,

72 MERCURE DE FRANCE.

Met tout à sac ,
Et leurs essais
Sont des succès :
Ils vont aux coups
Comme nous ;
Mais j' nen s'ons point jaloux :
On sçait que l' Gendre & l'Fils d'un Héros
Sont faits pour de pareils travaux.

Malgré l' canon
Ratata pon ,
La flâme & l'fer
Et tout l'enfer ,
Sur les rempârts
De toutes parts ,
J'enfonçons nos Etendards :
Dans c' bacchanal
Est l' Maréchal :
De s' côté là
Le voilà ;
De c' côté ci
Le voici :
A droite , à gauche , au milieu ;
En tout lieu
Est Richelieu :
Morbieu !
Est-ce un Diable ou bien un Dieu ?

ARTICLE

ARTICLE II.
NOUVELLES LITTÉRAIRES.

S U I T E

De la Préface des Recherches sur différens points importans du système du monde , troisieme partie ; par M. d'Alembert.

JE viens présentement au second objet de mon Ouvrage. Il paroîtra peut-être surprenant qu'après tout ce qui a été fait depuis vingt ans en France , & principalement dans l'Académie , sur la figure de la Terre , après les théories subtiles & profondes qu'on en a données , après les sçavantes opérations entreprises pour la connoître , j'aie cru pouvoir encore m'en occuper. Les Sçavans & les Philosophes mêmes sont presque fatigués de lire & d'écrire sur ce sujet. N'ai-je point à craindre de les intéresser très-foiblement en y revenant de nouveau , surtout si mon but principal est de montrer qu'après tant de travaux immenses, honorables pour ceux qui les ont entrepris , & propres en apparence à épuiser la matiere , elle est aujourd'hui

II. Vol.

D

plus embrouillée que jamais ? Heureusement l'espece de Lecteurs à qui cet Ouvrage est destiné , s'intéresse sincèrement à tout ce qui contribue réellement au progrès des Sciences , même en paroissant le suspendre ; c'est aussi uniquement à cette espece de Lecteurs que je vais parler. Je commence par quelques réflexions générales.

Le génie des Philosophes , en cela peu différent de celui des autres hommes , les porte à ne chercher d'abord ni uniformité , ni loi dans les phénomènes qu'ils observent. Commencent-ils à y soupçonner quelque marche régulière , ils imaginent aussi-tôt la plus parfaite & la plus simple ; bien-tôt une observation plus suivie les détrompe & souvent même les ramene précipitamment à leur premier avis ; enfin une étude longue , assidue , dégagée de prévention & de système , les remet dans les limites du vrai , & leur apprend que pour l'ordinaire la loi des phénomènes n'est ni assez peu composée pour être apperçue tout d'un coup, ni aussi irrégulière qu'on pourroit le penser ; que chaque effet venant presque toujours du concours de plusieurs causes , la maniere d'agir de chacune est simple , mais que le résultat de leur action réunie est compliqué , quoique régulier ,

& que tout se réduit à décomposer ce résultat pour en démêler les différentes parties. Parmi une infinité d'exemples qu'on pourroit apporter de ce que nous avançons ici, les orbites des Planetes en fournissent un bien frappant. A peine a-t-on soupçonné que les Planetes se mouvoient circulairement, qu'on leur a fait décrire des cercles parfaits & d'un mouvement uniforme; d'abord autour de la Terre, puis autour du Soleil comme centres. L'observation, ayant montré bientôt après que les Planetes étoient tantôt plus, tantôt moins éloignées du Soleil, on a déplacé cet Astre du centre des orbites; mais sans rien changer ni à la figure circulaire, ni à l'uniformité de mouvement qu'on avoit supposées: on s'est apperçu ensuite que les orbites n'étoient ni circulaires, ni décrites uniformément, & on leur a donné la figure elliptique, la plus simple des ovaux que nous connoissions; enfin on a vu que cette figure ne répondoit pas encore à tout; que plusieurs des Planetes, entr'autres Saturne, Jupiter, la Terre même, & surtout la Lune, ne s'y assujettissoient pas exactement dans leurs cours: on a tâché de découvrir la loi de leurs inégalités, & c'est le grand objet qui occupe aujourd'hui les Sçavans.

D ij

Il en a été à peu près de même de la figure de la Terre : à peine a-t-on reconnu qu'elle étoit ronde, qu'on l'a supposée sphérique. Voici par quels degrés on s'est défabusé de cette opinion. Les observations du pendule sous l'équateur apprirent dans le dernier siècle que la pesanteur y étoit moindre qu'aux poles ; & il semble, pour le dire en passant, qu'on auroit pu s'en douter sans avoir besoin du secours de l'expérience (1), puisque les corps à l'équateur étant plus éloignés de l'axe de la Terre, la force centrifuge produite par rotation y est plus grande, & par conséquent ôte davantage à la pesanteur. C'est ainsi que par une espèce de fatalité attachée à l'avancement des connoissances humaines, certains faits qui ne sont que des connoissances très-simples & immédiates de principes connus, demeurent néanmoins souvent ignorés avant que l'observation les découvre. Quoi qu'il en soit, on conclut de la diminution observée de la pesanteur à

(1) *L'Histoire Céleste*, publiée par M. le Monnier en 1741, nous apprend que l'Académie l'avoit déjà soupçonné avant l'expérience de M. Richer ; mais ce n'avoit pas été d'abord par un raisonnement à priori, c'étoit seulement d'après quelques expériences faites en divers lieux de l'Europe.

l'équateur, que la Terre devoit être aplatie, c'est à-dire plus élevée à l'équateur qu'aux poles. Mais cette conséquence supposoit que la Terre eût été primitivement fluide, & qu'en se durcissant elle eût conservé sa première figure. Or cette hypothèse n'étant pas démontrée, la conséquence qu'on en tiroit avoit besoin, pour être mise hors d'atteinte, d'être vérifiée par l'observation : on n'en trouva point de plus directe que celle de la mesure des degrés, qui devoient aller en diminuant du pôle vers l'équateur, si la Terre étoit un sphéroïde aplati. La mesure des degrés dans l'étendue de la France contredit d'abord cette conclusion. Elle donnoit les degrés plus petits à mesure qu'on approchoit du pôle : mais comme la différence entre les degrés voisins étoit assez peu considérable pour pouvoir être attribuée aux observations, on résolut, pour éviter cette source d'erreurs, de mesurer les degrés les plus éloignés qu'il seroit possible, l'un sous l'équateur, l'autre en Laponie. Ce dernier degré s'est trouvé en effet plus grand que le degré moyen de France, & celui-ci plus grand que le degré sous l'équateur. Ainsi la Terre est redevenue aplatie comme la théorie l'avoit d'abord fait juger. Il falloit de plus, par cette théorie, que le méridien fût une

78 MERCURE DE FRANCE.

ellipse dont les axes différaient de $\frac{1}{230}$: dans cette supposition les trois degrés du Sud, de France & du Nord, devoient avoir une certaine proportion ; dont en effet ils ne s'éloignoient pas beaucoup. (Je parle ici du degré de France, mesuré d'abord par M. Picard, déterminé par lui à 57060 toises, & fixé ensuite à 57183 par les observations astronomiques que MM. les Académiciens du Nord ont faites, pour corriger l'amplitude de l'arc de M. Picard.) De plus la différence des axes supposée de $\frac{1}{230}$, demandoit que les longueurs du pendule à ces trois latitudes eussent un certain rapport, & ce rapport s'éloignoit assez de celui que la théorie donnoit. Ainsi d'un côté l'observation des degrés étoit assez favorable à la théorie, de l'autre celle du pendule y paroissoit assez contraire. On prétendit d'ailleurs que M. Picard s'étoit trompé non seulement sur l'amplitude de son arc, mais encore sur la mesure de la base qui lui avoit donné le degré de France ; & en conséquence on crut devoir raccourcir de 109 toises le degré qu'on venoit de fixer à 57183 : on le mit à 57074 ; nouvel échec pour la théorie qui alors sembloit démentie par la mesure même des degrés. On avoit mesuré à peu près vers le même temps un degré de longitude

à 43° , 32 minutes de latitude : ce degré qui s'accordoit assez bien avec la figure de la Terre résultante des trois premiers degrés, ne s'accordoit plus avec le nouveau degré de France, non plus que les deux degrés du Pérou & de Laponie. On chercha cependant à faire quadrer de son mieux ces quatre degrés les uns avec les autres, en donnant au méridien une forme qui s'y ajustât : mais ce méridien n'avoit plus la figure elliptique, la seule que la théorie lui eût fait trouver jusqu'alors.

A peine cette première difficulté fut-elle vaincue, ou plutôt palliée, qu'il s'en présenta de nouvelles. Le degré mesuré au Cap de Bonne-Espérance par 33° , 18 minutes de latitude australe, se trouva de 57037 toises, c'est-à-dire presque égal au nouveau degré de France, & par conséquent beaucoup plus grand qu'il n'auroit dû être par rapport à ce degré. Cette mesure étant supposée juste, il s'ensuivoit que les deux hémisphères de la Terre n'étoient pas semblables : mais du moins on pouvoit encore se flatter que tous les méridiens étoient les mêmes, quoique composés de parties inégales des deux côtés de l'équateur. Cette hypothèse n'avoit point encore été ébranlée : elle vient de l'être par la longueur du degré mesuré en Italie,

sous un autre méridien que celui de France. Cette longueur diffère de 70 toises de ce qu'elle auroit dû être, si le méridien d'Italie étoit semblable au nôtre. De plus, ce degré ne s'accorde nullement avec l'hypothèse elliptique, même en supposant les méridiens semblables. Il ne manque plus rien, comme l'on voit, pour rendre la question de la figure de la Terre aussi obscure que le Pyrrhonisme peut le désirer.

Les doutes qu'on pouvoit se former sur la figure elliptique des méridiens m'avoient déjà frappé dans le temps que je publiai les deux premières Parties de ces *Recherches*; & ce fut en conséquence que je donnai, ou plutôt que j'indiquai à la fin de la seconde de ces deux Parties, une méthode générale pour trouver la figure de la Terre par la mesure des degrés, sans s'appuyer sur aucune théorie; j'y joignis une méthode pour déterminer par la théorie cette même figure, en ne regardant plus le méridien comme une ellipse; méthode que les Géomètres sembloient désirer depuis long-temps. J'étois alors très-porté à penser que les méridiens de la Terre étoient semblables, & je crois encore que cette hypothèse ne doit pas être proscrite sans des raisons démonstratives. Cependant pour ne rien me dissimuler à moi-même, il m'a

paru qu'il étoit à propos d'examiner en toute rigueur les suppositions sur lesquelles la mesure du degré est fondée : ces suppositions sont en premier lieu que le plan du méridien, celui dans lequel le Soleil se trouve à midi, passe par l'axe même de la Terre, & par conséquent par son centre ; en second lieu, que la ligne du zénith est perpendiculaire à la surface de la Terre, ou, ce qui revient au même, à l'horizon du lieu où l'on observe, c'est-à-dire au plan qui toucheroit la surface de la Terre en ce lieu. Or je trouve par des raisons dont je renvoie le détail à mon Ouvrage, qu'il est presque impossible de s'assurer démonstrativement par l'observation actuelle de la vérité de la seconde supposition, & qu'il l'est encore bien davantage de constater celle de la première. Cependant il faut avouer que ces deux suppositions étant assez naturelles, la seule difficulté de s'en assurer rigoureusement, n'est point une raison pour les rejeter, si d'ailleurs les observations n'y sont pas sensiblement contraires. La question se réduit donc à sçavoir si la mesure du degré faite récemment en Italie, est une preuve suffisante de la dissimilitude des méridiens. Cette dissimilitude une fois avouée, la Terre ne seroit plus un solide de révolution, &

D ▼